

élevée. (Applaudissements.) Mais ce n'était qu'aux efforts de cette Association si à ces expositions le Canada avait occupé un rang aussi élevé. (Applaudissements.) Il avait raison, comme l'avait remarqué son Excellence, de s'enorgueillir de l'exhibition qu'ils venaient d'avoir. (Applaudissements.) Elle avait certainement surpassé toutes les précédentes, et ils étaient très redevables pour le progrès qu'ils avaient fait, à la grande assistance que l'Association avait eue des citoyens de Cobourg. Le Maire et la Corporation avaient donné toute l'assistance possible, et ils l'avaient fait effectivement. A l'aide d'un Comité Local très actif, les arrangements avaient été si bons que les officiers de l'Association n'en eurent que peu à faire. Avant de s'asseoir, il proposerait donc comme santé "Le Maire et la Corporation de Cobourg." (Applaudissements.)

Le Maire Boulton répondit, et exprima le plaisir qu'il avait d'entendre dire que la présente exposition avait très bien réussi et qu'elle avait été la meilleure qu'il y avait eu dans cette province. Les citoyens de Cobourg devraient être orgueilleux de la présente occasion. Non seulement ils avaient eu l'Association, mais le principal officier du gouvernement administrant, les charges dans ses différents départements. Ils montraient l'intérêt qu'ils portaient au progrès du pays par leur présence, en venant de loin pour les rencontrer, pour avoir le plaisir d'être témoins de cette grande exposition des produits agricoles de ce pays. Il pensait qu'il était très avantageux que l'Association, au lieu d'avoir des bâisses dispendieuses dans une place, tint ses expositions dans différents districts. Si ce n'était pas pour cela, ils n'auraient jamais pu avoir espéré voir dans les comtés de Durham et Northumberland, 20,000 de leurs confrères agriculteurs venus pour se rencontrer avec les premiers hommes et le gouverneur de notre pays. Après quelques remarques, le Maire conclut en proposant la santé du Major Campbell, Président de l'Association Agricole du Bas-Canada. (Applaudissements.)

Le Major Campbell en répondant, dit :—

"De la part des cultivateurs de Bas-Canada, je vous remercie de l'honneur que vous nous conférez par la bienveillance avec laquelle vous avez accueilli ce toast. Puissent ces heureuses dispositions exister longtemps. Puissent-elles augmenter avec nos progrès, et resserrer de plus en plus les liens de cette union qui a fait au Canada la belle position qu'il occupe maintenant, de cette union qui, conservée intacte, devra faciliter à notre pays l'accomplissement des hautes destinées qui lui sont réservées (applaudissements.) Messieurs, mes constituants,—car quoique je ne sois pas membre du Parlement, je puis me regarder comme un des représentants du peuple du Bas-Canada, le Bureau d'Agriculture étant élu par des sociétés d'agriculture, et ces sociétés étant composées de cultivateurs,—mes constituants, dis-je, diffèrent sous différents rapports des vôtres. Notre peuple est composé de deux populations : l'une de la même origine à laquelle j'appartiens ainsi que la plupart d'entre vous, l'autre est issue de cette noble nation qui vient de donner des preuves éclatantes de son désir de rester l'alliée de la Grande-Bretagne, par la magnifique réception qu'elle a faite à notre très gracieuse Souveraine; de cette nation qui la première a planté ses aigles sur la tour Malakoff, et a cimenté de son sang cette alliance sur les ruines fumantes de Sébastopol. (Applaudissements.)

Messieurs, je n'ai pas de capital politique à faire, car je ne me mêle pas de politique. Je ne désire ni les honneurs de paroisse, ni les honneurs de comté ni les honneurs de parlement. Tous mes desirs se bornent à cultiver ma terre, et d'élever mes enfants de manière à ce qu'ils puissent contribuer aux progrès futurs de ce grand pays. N'étant pas un homme politique, je désire parler de cette autre race, à laquelle, je crois, ceux qui vous en parlent, poussés par l'esprit de parti, ne rendent pas généralement justice. Voilà neuf ans que je réside parmi les canadiens-français, aussi crois-je pouvoir dire que je les connais assez pour parler d'eux d'une manière désintéressée. Croyez-moi, Jean-Baptiste, comme on le appelle souvent, est un bon homme. (Applaudissements.) Il est laborieux, aimable, et bon, je puis le dire. Il a ses préjugés—qui ne'n a pas.—N'en avez-vous pas comme lui ? Tout ce que je puis dire, c'est que je n'ai jamais demeuré au milieu d'un meilleur peuple. Les anciens habitants il est vrai, ne changent pas facilement leurs habitudes et n'abandonnent pas facilement leurs préjugés; mais n'en est-il pas de même parmi nous. Cette difficulté n'existe pas avec la jeune génération. Les bienfaits de l'éducation s'y tendent rapidement par toute la province, et les heureux résultats qu'ils amènent avec eux se font déjà sentir, et si vous vivez seulement quelques années encore, vous saurez les apprécier, parcequ'ils apparaîtront d'une manière évidente à vos yeux.

Encore un mot. On vous a dit, peut-être dans un esprit de parti, qu'ils ne sont pas indépendants, et surtout qu'ils sont esclaves de leurs prêtres.

Mon expérience m'autorise à dire que ce n'est pas le cas (applaudissements.) Ils sont en effet sous la dépendance de leurs prêtres en matière de religion. Et pourquoi non ? Mais il n'en est pas de même dans les autres affaires, comme vous l'auriez observé vous-même, si vous aviez eu occasion d'assister à leurs assemblées de paroisse. Ils se lèveront en plusieurs occasions et parleront à leurs prêtres avec toute la force que leur permet leur politesse naturelle. On vous a dit encore que leurs prêtres ne pensent qu'à faire du prosélytisme, qu'ils sont ennemis des progrès de l'éducation et de l'agriculture. C'est faux. Dans la paroisse où je réside, j'ai connu pas moins de cinq prêtres et qu'un de l'une croyance autre que la leur, je n'ai cessé une seule fois d'être dans les meilleurs termes avec eux. Je les ai toujours trouvés prêts à m'aider dans tout ce que je proposais pour le bien de leurs paroissiens. Pour vous démontrer la vérité de ce que j'avance, je vais vous citer une occasion. Nous avons eu un curé qui a desservi la paroisse durant quatre ans. Eh bien ! il a si admirablement rempli ses devoirs, il m'a si bien secondé dans mes efforts pour promouvoir l'éducation et toute espèce de progrès, que quand il a quitté la paroisse, je n'ai pas hésité à lui présenter moi-même l'adresse que ses paroissiens désiraient lui faire. Je lui dis dans cette circonstance, qu'il devait être surpris de me voir parmi ses ouailles, n'en faisant pas partie, mais que l'ayant toujours vu remplir ses devoirs d'une manière si admirable, je croyais devoir l'en féliciter, (applaudissements.)

Si quelqu'un vous dit le contraire de ce que j'avance, demandez-vous d'abord dans quel but. Si c'est pour des fins politiques, ou par esprit de parti, éloignez-vous de lui. Dites-lui que vous ne pouvez le croire, et que vous êtes autorisés à ne

pas prêter l'oreille à ses avances, par une personne qui a demeuré toujours parmi les Canadiens-Français et qui, étant à l'abri des préjugés politiques et de l'esprit de parti, a pu faire des observations d'une manière impartiale."

Le Major Campbell fit des complimens sur le succès de l'exhibition, et l'habileté déployé par le Président dans son adresse. En conclusion il proposa "La Presse." la quatrième propriété du royaume, sans laquelle, dit-il, il croyait la moitié des diners publics n'auraient pas eu lieu, ainsi que la moitié des discours qu'on y avait entendus. (Applaudissements.)

H. J. Muttan, écrivain, répondit à ce toast en termes éloquentes, saisissant l'occasion pour faire quelques remarques sur le service de la presse, en donnant publicité aux événements de la guerre, et en parlant librement des mérites de ceux qui la conduisaient.

Le Président proposa alors "L'armée et la Marine." (Grands applaudissements.) Le Capt. Retallack, et le Rubridge répondirent.

W. Thomson, écrivain, proposa "Le Président et le Comité Local." Le Shérif Muttan répondit.

Son Excellence s'étant alors levé pour se retirer, le Maire Boulton lui demanda de lui accorder un moment. Je ne voudrais pas, dit-il, imposer le moins de retard à son Excellence. Mais je vois qu'il y a un autre toast qui devrait être proposé, et que je proposerai cordialement, la santé de mon vieil ami, Sir A. McNab. (Applaudissements.) Je ne me lève pas pour parler d'une manière politique de ce monsieur, mais comme d'un brave homme, comme d'un homme possédant le cœur le plus généreux qui ait battu dans la poitrine d'un homme. Il me semble qu'on ne doit pas le laisser venir au chef-lieu de ces comtés unis sans lui souhaiter la bienvenue et boire sa santé avec tous les honneurs. Il est à la tête du Bureau d'Agriculture, et comme tel, quoique ceux qui m'entendent ne le sachent pas tous, il est à la tête de la cause pour laquelle nous sommes ici assemblés. C'est à lui qu'il faut s'adresser quand on a besoin d'aide, et quand nous n'en avons pas besoin on peut s'en passer. Mais comme il est notre principal officier et que nous avons besoin de son assistance, il y a deux choses pour la santé que nous allons boire dans cette occasion. Avec la permission de son Excellence, je proposerai donc Sir Allan Napier McNab, notre vieil et digne ami, le premier membre du pays et le prince des braves hommes. (Applaudissements.)

Sir Allan McNab, répondit ainsi : Je suis très obligé à mon vieil ami le Maire, pour la manière complaisamment avec laquelle il a proposé ma santé, et je suis flatté de la manière dont on a accueilli sa proposition. Le Maire, par amitié pour moi, s'est plu à m'attribuer des mérites que je n'ai pas. Il est bien vrai que par les actes d'un gouvernement précédent, la position que j'occupais comme Président du Conseil de ce pays, me rendait "ex officio" Président du Bureau d'Agriculture, mais je suis très heureux de voir qu'il y ait de telles associations dont les membres sont assis à cette table, et qui sont informés sur tous ces sujets, qui comprennent le grand avantage qui naît de l'encouragement de l'agriculture dans ce pays, et qui y portent un aussi grand intérêt que mon ami M. Thomson, et mon vieil ami et confrère membre, le Shérif qui occupe le fauteuil dans la présente occasion. Et il doit vous être très agréable de voir qu'une personne